

Les verbes psychologiques et la description des expériences gastronomiques dans les récits littéraires de déménagement transnational en France

Nicoleta-Loredana MOROŞAN

Université « *Stefan cel Mare* » de Suceava, Roumanie
nicoletamorosan@litere.usv.ro

Abstract: This paper discusses the role played by the psychological verbs in relocation narratives. More precisely, it examines how the settling down in a new country is presented in the first-person narrative by authors who had made the choice of embarking on a privileged migration in search of the *good life*. Little by little the representations of what made their “ideal lifestyle” are put to test by the daily living and consequently confirmed or contradicted by their personal experiences in the foreign locale. In the case of anglophone writers having moved to France a representation that stands the test of everyday interactions is the locals’ rapport to gastronomy and to the rituals entailed by it. Our paper addresses the verbal expression of this rapport by focusing on the subjective verbs used by the expatriates in the description of food and its overall position in the everyday life in their host country.

Keywords: *psychological verbs, relocation narratives, quality of life, gastronomy.*

Préambule

Dans les récits littéraires de déménagement transnational écrits au XXI^e siècle et considérés soit comme un sous-genre de la littérature de voyage (Mastellotto 2015, 2018) soit comme un genre à part entière (Knox 2003), les auteurs racontent leurs expériences de vie après avoir décidé de s’expatrier volontairement et d’assumer le statut d’étrangers pour s’installer dans un autre pays à la recherche d’un art de vivre. Leur migration résidentielle est donc une migration privilégiée (Le Bigot 2023), une *lifestyle migration* souhaitée généralement suite à un voyage de découverte passionnant et à une prise de contact initiale mémorable avec le pays dont ils feront plus tard leur « pays d’adoption ». Les interactions dans le nouveau cadre de vie, dans tous ses états, deviennent une source d’inspiration qui pousse les nouveaux venus à relater à la première personne leur expériences complexes car, bien que désirée, leur existence dans leur pays de prédilection n’est pas occasionnellement sans embûches.

Dans ce qui s’ensuit nous allons analyser la manière dont est présenté par un auteur anglophone expatrié en Provence un des piliers auxquels on attribue la qualité de vie en France, à savoir la gastronomie et la manière dont elle est vécue journellement par les Provençaux. Dans le roman *A Year in Provence*, publié en anglais en 1989 et traduit en français par Jean Rosenthal

en 1993 avec le titre *Une année en Provence* et en roumain par Andreea Popescu en 2013, *Un an în Provence*, l'auteur britannique Petre Mayle raconte son installation avec sa femme et leurs deux chiens dans une ferme (un mas) dans le Lubéron, au sud-est de la France. Construit comme un journal mensuel qui débute au mois de janvier et finit en décembre, où l'auteur note ses remarques et impressions sur ce que *vivre à la française* veut dire dans le cas de sa famille, le roman est sous-tendu par la comparaison entre les modes de vie dans son pays natal et celui de son nouveau cadre de vie.

I. Les verbes qui expriment la perception ou le comportement mental

L'incipit du livre témoigne d'une des représentations collectives par rapport aux traits inhérents à la qualité de vie en France et confirmée par l'expérience auctoriale : « L'année commença par un déjeuner. » (Mayle 1993 : 11). Affirmation objective, qui revêt la forme d'une phrase simple, basée sur un fait, mais dont le prédicat formé par le verbe inchoatif *commença* employé au temps du récit, le passé simple, préfigure une description gastronomique détaillée où les verbes psychologiques auront un poids considérable pour témoigner de l'importance revêtue par les arts de la table dans le pays d'accueil de la famille d'expatriés.

Les observations du premier mois prouvent dès le début de ce roman autobiographique la représentation favorable que la famille britannique s'était faite du repas authentique français puisque l'idée de passer le Réveillon de la Saint-Sylvestre à midi (et non pas à minuit) dans la compagnie d'inconnus dans un restaurant situé dans un village à côté de leur maison leur sourit plus que toute autre suggestion traditionnelle de célébrer cette fête. L'idée de prendre un vrai repas casse le moule des habitudes automatisées ressenties comme fausses, « forcées », le couple franchissant le pas dans le vécu authentique :

La soirée de la Saint-Sylvestre, avec ses excès de la onzième heure et ses résolutions vouées à l'échec, est un consternant prétexte à un déferlement forcé de jovialité, de toasts portés à minuit et d'embrassades sous le gui. Quand nous apprîmes que dans le village de Lacoste, à quelques kilomètres, le propriétaire de la Simiane proposait à son aimable clientèle un déjeuner de six plats, avec champagne rosé, cela nous parut une façon bien plus gaie de débuter les douze mois à venir. (Mayle 1994 : 11).

Le verbe *apprîmes*, retrouvé parmi les 12310 verbes qui se déclinent en 25 610 entrées selon « les méthodes classiques de la grammaire distributionnelle et transformationnelle » (Dubois & Dubois-Charlier 1997 : III) dans le théâtre inventorié par Jean Dubois et Françoise Dubois-Charlier sur le principe d'une corrélation entre la syntaxe et l'interprétation sémantique, est un verbe psychologique ayant comme opérateur (critère qui renvoie à l'adéquation entre la syntaxe et l'interprétation syntaxique) la perception mentale. Dans cette occurrence son sens peut être reformulé par « nous prîmes connaissance de la possibilité de nous réjouir d'un déjeuner de six plats », une information ressentie comme une bonne nouvelle qui a le potentiel de les faire sortir de la routine. La construction verbale dont le noyau est le verbe *apprîmes* mène à un verbe circonscrit au domaine de la grammaire, à savoir *paraître* :

« cela nous parut une façon bien plus gaie de débuter les douze mois à venir », un verbe auxiliaire dans une construction verbale qui dans cette occurrence peut être paraphrasé par un des verbes psychologiques *considérer*, *juger* ou *estimer*, renvoyant à la classe sémantico-syntaxique « avoir tel sentiment, telle activité consciente », donc à un comportement mental dans la classification de Dubois et Dubois-Charlier. Cela a comme résultat l'expression d'un jugement sur les options de passer le Réveillon de la Saint Sylvestre, d'une évaluation de la réalité dans le pays où les Anglais avaient récemment emménagé, et marque aussi un changement de paradigme dans le comportement des deux Britanniques. Il met ainsi en avant que, une fois avoir déménagé, le couple britannique ne tolère plus la fausse jovialité à laquelle les gens s'efforcent pour fêter « comme il faut » la veille du Nouvel An et estime que la meilleure idée à suivre est d'explorer et savourer la gastronomie française, une des raisons qui l'avait poussé à quitter son pays natal.

Une autre coordonnée de base de la nouvelle vie présentée dans ce journal mensuel est la relation des nouveaux-venus avec leurs voisins qui, ont-ils vite appris, revêt une importance particulière à la campagne, les attitudes et les décisions des uns ayant un effet direct sur le bien-être des autres. La description de la prise de contact avec *les Autres* est faite dans des passages où le discours rapporté prend par moments la forme du discours indirect libre qui se fond dans le récit des souvenirs auctoriaux des événements du mois de janvier. La voix narrative reformule les paroles du voisin Amédée, dont la famille craignait que l'installation des Anglais dans le mas du XXVIII^e siècle, qui avait rendus ceux-ci propriétaires aussi de presque deux hectares et demi de terrain planté de vignes, ne signifiât la fin de leur métier de vignerons. Profitant de leurs quelques éléments de français appris à l'école et des éléments de la communication non- et paraverbale, comme la mimique et la tonalité qui les avait aidés à s'entendre auparavant, les Britanniques réussissent à faire comprendre à leurs voisins autour du repas auquel ils avaient été invités qu'ils n'avaient pas l'intention de bouleverser l'ordre des choses déjà existant, c'est-à-dire le système traditionnel du métayage. Suivant les indices donnés par les Britanniques dans leur français sommaire et leur attitude rassurante, Amédée leur fait confiance. Le verbe psychologique de perception mentale *sentir* au sens de *connaître par intuition* transmet en discours indirect libre l'idée que la relation entre les nouveaux voisins suit la bonne voie : « Son visage rayonna. Il sentait que nous allions très bien nous entendre. Peut-être même un jour pourrions-nous nous parler, et nous comprendre. » (Mayle 1993 : 16). Suivant les distinctions de sens faites par Dubois et Dubois-Charlier, même si le verbe psychologique de perception mentale *comprendre* au sens de « connaître la langue de l'autre » n'est pas (encore) caractéristique à cette situation qui réunit sous le même toit des Français et des Anglais, le verbe sociologique *se comprendre* et son synonyme *s'entendre*, tous les deux comportant le sens de « établir un certain rapport avec quelqu'un », caractérisent, par contre, les deux familles, étant rendus possibles grâce au verbe psychologique de comportement mental *se comprendre* propre à ce contexte. Aussi le discours indirect libre exprime l'attente confiante du vigneron qu'un moment viendra, à l'avenir, quand le verbe de perception mentale

comprendre au sens de *connaître* la langue de l'autre les caractérisera aussi. Il est évident pourtant que cet espoir est exprimé dans un discours indirect libre qui met en avant le verbe sociologique *s'entendre* et qui suggère que la connaissance de la langue ne reste qu'en second plan ; tant qu'ils voient tous les choses du même œil, la connaissance linguistique n'est pas une priorité.

II. Les verbes qui expriment un sentiment

La description du rendez-vous gastronomique à l'occasion de la Saint-Sylvestre commence par l'atmosphère qui règne dans le restaurant la Simiane et se déroule en deux temps. La première impression est donnée par la clientèle du restaurant, nombreuse, l'établissement affichant en fait complet, ce qui montre qu'aller à midi au restaurant pour fêter l'arrivée du Nouvel An en dégustant un bon nombre de plats de la région est une coutume des gens du coin. Plus précisément, cette impression auctoriale - un mélange d'admiration pour la considération montrée à la gastronomie et une touche d'humour suscitée par le sérieux avec lequel est traitée cette action quotidienne par les gens de la région - est rendue au niveau discursif par l'association du verbe qui exprime un sentiment d'estime *admirer* à l'adjectif *sérieux*, qui qualifie son complément d'objet direct *convives*, et le nom *embonpoint* qui fournit en fait la raison pour laquelle le complément d'objet direct a suscité de l'estime chez les Britanniques, apportant aussi une touche d'amusement :

À midi et demi, le petit restaurant était complet.

On pouvait admirer là quelques sérieux convives : des familles entières avec cet embonpoint qu'on acquiert à passer tous les jours deux ou trois heures à table, les yeux sur l'assiette et les conversations remises à plus tard. (Mayle 1993 : 11)

Le verbe *admirer* par lequel l'auteur introduit au lecteur les autres convives est doué d'une forte intensité de sens qui exprime sa disposition favorable à l'égard de ceux qui seront ses convives pour leur habitude de ne pas prendre à la légère les repas qui rythment chaque jour de la vie.

Le discours auctorial continue par le portrait du patron du restaurant qui, dès l'entrée des clients dans son établissement, se fait remarquer par la passion qu'il met dans l'exercice de sa profession. Par sa conviction qu'il joue un rôle important dans le bien-être des autres traduite dans sa présence forte, engagée dans toutes les étapes de cette fête, il suscite à son tour l'admiration légèrement amusée des Britanniques. Bien que resté au niveau d'une ébauche, son portrait implique déjà plusieurs sens, la vue, l'ouïe et le toucher, qui convergent vers la célébration du sens majeur, le goût :

un homme qui, malgré sa corpulence, avait poussé à la perfection l'art de virevolter dans son établissement, avait revêtu une tenue de circonstance : veste de smoking en velours et noeud papillon. Sa moustache pommadée frémisait d'enthousiasme tandis qu'il récitait le menu comme on entonne une rhapsodie : foie gras, mousse de homard, bœuf en croûte, salades à l'huile vierge, fromages choisis avec soin, desserts d'une miraculeuse légèreté, digestifs. C'était une aria gastronomique qu'il attaquait à chaque table en se basant le bout des doigts avec un tel entrain qu'il devait en avoir les lèvres gercées. (Mayle 1994 : 11)

Tous les moyens d'expression de la personnalité du patron du restaurant montrent son investissement dans le repas de six plats qu'il propose à ses clients. Son aspect physique, sa tenue vestimentaire, sa manière de se déplacer parmi ses convives, sa gestualité, son discours, sa tonalité, son humeur traduisent la considération qu'il accorde à cette occasion et son dévouement à l'art culinaire. Le portrait est sous la tutelle du groupe verbal *frémissait d'enthousiasme* dont le noyau *frémir* est un verbe affectif qui dans le dictionnaire de J. Dubois et F. Dubois-Charlier revêt le sens de « manifester physiquement tel sentiment violent ». La présence du patron qui emplit l'espace est animée par l'émotion fébrile de pouvoir partager avec ses clients le menu préparé pour cette occasion. C'est pour cela que, bien qu'étoffé, il est capable de virevolter avec souplesse comme un papillon dans l'espace restreint entre les tables. Le verbe qui saisit ses déplacements dans le restaurant, un verbe classifié comme physiologique dans le dictionnaire susmentionné, qui se rapporte au corps, *virevolter*, contraste avec son physique corpulent, son emploi laissant sous-entendre que si la légèreté avec laquelle il se meut s'élève au niveau d'un art, cela est rendu possible par sa passion pour l'art culinaire. Dans l'occurrence « avait poussé à la perfection l'art de virevolter dans son établissement », évoquant le mouvement, il évoque aussi aussi un verbe de perception, plus précisément de vue.

Son respect du code vestimentaire « tenue de circonstance : veste de smoking en velours et noeud papillon » traduit le respect du patron pour sa clientèle, qui se voit aussi dans le plaisir qu'il prend à présenter avec un enthousiasme indéfectible, à chaque table, les plats qui y seront dégustés. Par conséquent la liste des plats est annoncée triomphalement par un restaurateur qui prend son rôle au sérieux, conscient de l'importance de ce moment discursif (spécifique aux repas pris dans les restaurants français) pour bien savourer ce qui s'ensuit. La présentation du menu à chaque table n'est pas vue comme une répétition, n'est pas faite machinalement mais fait venir à l'esprit de l'auteur-client la comparaison avec une rhapsodie, cette pièce musicale « de style et de forme libres » qui « illustre toujours des mélodies, des styles ou des rythmes provenant de la culture d'un pays ou d'une région » (*Dictionnaire de musique*, 2025). Le verbe de communication *récitait* est ramené, du point de vue de sa production, dans le domaine de la musique par sa comparaison avec un autre verbe de communication, *entonne* : « il récitait le menu comme on entonne une rhapsodie ». La communication du menu se déroule donc sous l'égide de la nature d'une rhapsodie, qui a une forte dimension émotionnelle. L'évocation du domaine musical persiste par la présence de la métaphore de l'énumération des plats devenue *une aria gastronomique*. Dans le domaine de l'opéra, *aria* signifie « un grand air pour soliste » qui devient une pierre de touche pour son talent, supposant des sauts et des élans vocaux considérables sur toute l'étendue de sa tessiture. La répétition du discours à chaque table n'ennuie pas le restaurateur, bien au contraire son sens de partage lui redonne des forces pour présenter, à chaque fois en détail, ses plats qu'il considère exquis.

Finalement, la présentation est accompagnée par une gestuelle illustrative de son sens : à chaque table le patron se baise le bout des doigts « avec un tel

entrain qu'il devait en avoir les lèvres gercées ». Le verbe *baiser* est un verbe physiologique qui implique le sens du toucher. Ce geste répété plusieurs fois, chaque fois avec la même exaltation, est révélateur de la fébrilité anticipative du patron de voir les clients apprécier le raffinement de ses choix culinaires à cette occasion festive. Et les clients ne le décevront pas : « Le dernier *Bon appétit* ! retentit et le silence s'abattit sur la salle tandis qu'on accordait aux mets toute l'attention qu'ils méritaient. » (Mayle 1994 : 12). Le geste exprimé par le verbe physiologique lui confère des vertus psychologiques, exprimant l'anticipation fébrile de la saveur des plats et la satisfaction professionnelle du restaurateur.

La rencontre des voisins se fait toujours autour de la nourriture, les Britanniques étant invités à prendre un repas ensemble pour faire connaissance avec Huguette et Amédée :

Le couple à qui nous avions acheté la maison nous avait présentés à nos voisins : cela s'était passé au cours d'un dîner de cinq heures marqué par une extraordinaire bonne volonté générale et une incompréhension presque totale de notre part. Le français était la langue officielle au cours de ce dîner, mais pas celui que nous avions étudié dans des manuels ou écouté sur des cassettes : c'était un patois superbe et confus qui émanait du fond de la gorge et subissait un brouillage subtil dans les fosses nasales avant de faire surface sous forme de paroles. (Mayle 1993 : 14)

La durée du repas qui s'étend sur cinq heures à une table où la barrière linguistique empêche les invités de comprendre leurs hôtes, défiant ainsi l'incompréhension majeure au niveau discursif, en dit long sur le sens du partage des hôtes et sur la qualité de leurs mets. Le verbe *gardaient* du syntagme « leurs propos gardaient tout leur mystère » rentre dans la catégorie des psychologiques référant au manque d'intelligence des invités du français du midi qui ne ressemble aucunement au français qu'ils avaient appris en Angleterre. Mais le mystère linguistique et l'atmosphère défavorable qu'il aurait pu engendrer sont anéantis par un autre verbe psychologique *souriait* attribuée à la maîtresse de la maison caractérisée par l'enthousiasme de recevoir. À la base un verbe physiologique, dans l'occurrence, les syntagmes nominaux « une extraordinaire bonne volonté générale », « la bonne humeur », « la gentillesse » transforment le verbe « sourire » dans un verbe psychologique de sentiment qui dénote l'état psychique rend compte de l'atmosphère joyeuse autour de la table qui annule l'incompréhension et permet la communication favorable :

Heureusement pour nous, la bonne humeur et la gentillesse de nos voisins étaient manifestes, même si leurs propos gardaient tout leur mystère. Huguette était une jolie brune qui souriait sans cesse : elle avait l'enthousiasme d'un sprinter pour franchir en un temps record la ligne d'une fin de phrase. Son mari Amédée était un grand gaillard très doux, aux gestes sans précipitation et qui s'exprimait avec une relative lenteur. [...] Ils semblaient former une famille heureuse.

Le verbe auxiliaire *semblaient* référant à un état dans la construction verbale « ils semblaient former une famille heureuse » montre l'impression générale formée dans l'esprit des Britanniques par la famille de leurs voisins.

Mais dans l'atmosphère de convivialité générale à un moment donné un doute est exprimé à l'égard des Britanniques, un doute qui pourrait risquer de mettre un terme à l'atmosphère chaleureuse, à savoir leur attitude et leurs projets par rapport au terrain cultivé de vignes dont ils étaient récemment devenus propriétaires. Le verbe *inspirer* classé par Dubois et Dubois-Charlier dans le domaine de la sociologie dans « (nous leur) inspirions (toutefois) une certaine inquiétude » a le sens de « susciter un sentiment chez quelqu'un », appartenant à la sous-classe syntaxique « donner, attribuer quelque chose d'abstrait à quelqu'un » :

Nous leur inspirions toutefois une certaine inquiétude, pas en tant que voisins, mais en tant qu'éventuels partenaires : à travers les vapeurs du marc, les fumées du tabac gris et le brouillard encore plus épais de l'accent, nous finîmes par tirer la chose au clair. (Mayle 1994 : 15)

Avant l'interaction face à face avec leurs nouveaux voisins étrangers, les Provençaux craignent un décalage culturel qui risquerait de faire ceux-là renoncer à un élément phare de la culture locale, à savoir la culture des vignes. Ils craignent donc que, sous-estimant l'importance du vin dans la gastronomie et dans les repas quotidiens et préférant un autre domaine de la vie, comme le sport, les Britanniques ne rejoignent le camp des expatriés qui choisissent de raser les vignes pour construire des courts de tennis, par exemple. Mais les Britanniques se veulent rassurants affirmant qu'ils seront ravis de percevoir leur loyer en bouteilles, « mille litres d'un bon cru ordinaire, du rouge et du rosé ». L'énonciation des sentiments éprouvés par les Anglais par l'adjectif provenu du verbe psychologique *ravir*, verbe relevant de la sous-classe syntaxique « induire tel sentiment chez quelqu'un » marque le moment où le mystère autour de l'attitude des propriétaires anglais est élucidé, la locution verbale psychologique précédée par le verbe terminatif dans « (nous) finîmes par tirer la chose au clair » marquant la transformation de l'inquiétude de leurs voisins français en certitude heureuse :

Avec toute l'insistance que nous permettait notre français incertain, nous affirmâmes à Amédée que nous serions ravis de reconduire l'arrangement existant. Son visage rayonna.

La clarification que les voisins expatriés respecteront les traditions locales est aussitôt accompagnée par la décontraction du visage d'Amédée qui devient radieux à la nouvelle qu'un élément important de la vie de sa famille sera préservé. Le verbe physiologique *rayonna* indique en fait les nouveaux sentiments de soulagement et de joie éprouvés par le Français aussitôt dissipé le doute par rapport à l'attitude des Anglais envers les coutumes locales.

Conclusion

L'étude de la littérature de dééménagement transnational montre que la relation faite par les expatriés de leur expérience d'installation dans le pays de leur choix fait appel à de nombreux verbes qui rentrent dans la classe générique des 2074 entrées inventoriées sous le nom de *psychologiques* par le dictionnaire de Dubois et Dubois-Charlier. Comme montré par l'analyse du corpus, les verbes

psychologiques sont présents dans la description des différents épisodes et étapes traversés par les nouveaux résidents dans la prise de connaissance des coordonnées de leur nouveau cadre de vie. Le rôle de la gastronomie dans la vie des Provençaux, dévoilé par beaucoup d'éléments de la vie quotidienne, comme le zèle avec lequel les patrons des restaurants traitent leur profession de restaurateurs, rend les Britanniques conscients du fait que la nourriture est plus qu'un combustible ; ils comprennent qu'elle ne doit pas satisfaire un simple besoin physiologique situé à la base de la pyramide de Maslow, mais qu'elle représente une coordonnée essentielle du bien-être et du savoir-vivre.

Qu'il s'agisse de l'emploi d'entrées appartenant aux classes sémantico-syntactiques « avoir tel sentiment, telle activité consciente », « faire avoir tel sentiment à quelqu'un, l'augmenter ou le diminuer », ou bien « manifester telle activité réflexive sur quelqu'un/quelque chose » conformément au dictionnaire susmentionné « qui vérifie pleinement l'hypothèse d'une adéquation forte entre les formes syntaxiques et le sens » (François et al. 2007 : 18), les récits de voyage recourent souvent aux verbes psychologiques pour saisir dans toutes ses nuances la manière dont le déménagement transnational à la recherche d'une qualité de vie à l'étranger est vécu par ses sujets.

BIBLIOGRAPHIE

- Dubois & Dubois-Charlier 1997 : Jean Dubois, Françoise Dubois-Charlier, *Les Verbes français*. Paris, Larousse-Bordas.
- Dubois & Dubois-Charlier 1997 : Jean Dubois, Françoise Dubois-Charlier, *Les verbes français – Dictionnaire électronique des mots*, Versions informatisées du LVF et du DEM 2020, dans *Recherches appliquées en linguistique informatique*, disponible en ligne : http://rali.ir80.umontreal.ca/LVF_DEM/LVF-DEM-req.html (consulté le 20 juin 2025).
- François et al. 2007 : Jacques François, Denis Le Pesant, Danielle Leeman, *Le classement syntactico-sémantique des verbes français*, *Langue Française* 153, mars 2007, Paris, Larousse.
- Knox 2003 : Edward C. Knox, “A Literature of Accommodation”, dans *French Politics, Culture and Society*, 21, Special Issue: *Déjà Views : How Americans Look at France*, Berghahn Books Inc, pp. 95-110.
- Le Bigot 2023 : Brenda Le Bigot, « Migrations privilégiées » dans *MobiDic, Dictionnaire critique des Mobilités*, disponible en ligne : <https://doi.org/10.60582/geomob11> (consulté le 20 juin 2025).
- Mastellotto 2015 : Lynn Ann Mastellotto, *Relocation Narratives 'Made in Italy': Self and Place in Late-Twentieth Century Travel Writing*, 10.13140/RG.2.1.1098.2881, PhD thesis - University of East Anglia, School of Language and Literature.
- Mastellotto 2018 : Lynn Ann Mastellotto, “Dwelling in difference: narratives of arrival and accommodation”, dans *Studies in Travel Writing*, 22.
- Mayle 1994 : Peter Mayle, *Une année en Provence*, traduction française de Jean Rosenthal, Paris, NiL Editions.
- Dictionnaire de musique en ligne Musicmot*, disponible en ligne : <https://www.musicmot.com/> (consulté le 20 juin 2025).
- Music Terms*, disponible en ligne : <https://emastered.com/fr/blog/music-terms>.